

nombre de tués et de blessés; mais depuis quand mesure-t-on la grandeur d'une victoire à la quantité de sang versé? Salaberry aurait-il plus de mérite, s'il eût fait tuer tous ses hommes inutilement? N'est-ce pas plutôt un titre de gloire incomparable d'avoir pu accomplir une si grande chose sans une plus grande effusion de sang. d'avoir su ménager par des mesures si prudentes la vie de ses braves soldats.

De Salaberry n'eut plus l'occasion de se signaler. Il avait conquis tous les grades que l'Angleterre pouvait accorder à un soldat catholique et Canadien-Français; la protection même du duc de Kent n'aurait pu le faire sortir des rangs accessibles aux médiocrités. Une telle compagnie ne devait pas convenir à notre immortel compatriote. Il avait assez fait d'ailleurs pour un gouvernement qui avait eu l'ingratitude d'enlever à son illustre père la demi-pension qu'il avait si noblement gagnée en combattant pour l'Angleterre. Il laissa la carrière militaire et vécut ensuite pour sa famille, s'occupant d'administrer la seigneurie que mademoiselle Hertel de Rouville lui avait apportée sous forme de dot. Il avait épousé cette noble demoiselle, quelques mois avant la bataille de Chateauguay. Belle alliance! dont le duc de Kent se félicita.

C'est à Chambly qu'il fixa sa résidence, au milieu de la population témoin de sa valeur et de sa gloire pendant la guerre. Sur la rivière Chambly, qu'on appelait le *grenier du Bas-Canada*, vivaient alors des familles remarquables par leur origine ou leurs talents, aristocraties de naissance et de fortune qui se disputaient la palme des belles manières, de la libéralité et de la fidélité aux traditions du passé. On y menait joyeuse vie; c'était une succession continue de fêtes, de festins où l'on chantait, riait et dansait avec une verve intarissable.

On partait, le matin; on dînait chez le seigneur Jacob; on prenait les amis en passant, et on allait passer la soirée chez M. Cartier de St. Antoine, ou chez les messieurs Drolet et Franchère; chacun avait son tour. Quel bruit! Quel entrain! On se séparait, à regret, au son de l'angelus pour recommencer le lendemain.

C'était une grande joie dans la tribu, lorsqu'on voyait arriver le brave colonel, car il n'était pas le moins bruyant, et lorsque venait son tour de chanter ou de prendre part à un cotillon emporté, à un *reel* favori, il ne tirait pas en arrière. Tout le monde l'admirait pour sa gloire et l'aimait pour la gaieté et l'affabilité de son caractère.

C'est dans une de ces agréables réunions, dans une soirée chez M. Hatte de Chambly, qu'il fut, soudain, frappé d'apoplexie, le 26 février 1829. Il mourut, le lendemain, sans avoir pu recouvrer l'usage de la parole, mais en possession de ses facultés mentales et en paix avec Dieu, entouré de ses enfants chéris qu'il fit venir pour les bénir.

Comme son père, il avait eu quatre fils et trois filles, dont voici les noms: Alphonse-Melchior, ancien aide-camp provincial et député-adjutant-général de milice pour le Bas-Canada, mort, il y a quatre ou cinq ans; Louis-Michel, mort l'année dernière; Maurice, qui se tua à l'âge de 12 ans, par accident; Charles René-Léonidas, vivant, honoré de l'estime publique et de la confiance du gouvernement, Hermine, Dame Dr. Glen, morte; Charlotte, mariée à M. Hatte, de Sorel, et une autre, morte enfant; tous grands et robustes, héritiers du type remarquable des de Salaberry. Plusieurs petits enfants existent pour perpétuer le nom et le souvenir glorieux de cette admirable famille.

Ce nom, comme beaucoup d'autres qui ont fait la gloire de notre passé, n'a pas eu l'occasion de se signaler depuis un grand nombre d'années,—les talents politiques ont remplacé les vertus guerrières, les avocats ont succédé aux militaires. Mais un jour viendra, sans doute, où tous ces braves noms se réveilleront au bruit des armes, où l'épée des de Salaberry sortira de la poussière pour lancer des éclairs de gloire.

L. O. DAVID.

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

Depuis quelques jours, rien d'important ne s'est passé dans les différentes provinces de la France, devenues le théâtre de la guerre. Les Allemands évacuent continuellement les départements à l'Est de Paris pour se concentrer vers la capitale. Aussi, le 29 décembre, se sont-ils emparés du Mont Avron, le fort le plus avancé de tous les postes qui doivent protéger Paris.

Les Prussiens ne perdent que peu de monde, mais gare à eux! on sait que ce fort évacué si rapidement par les Français chargés de sa défense, est un point de mire pour d'autres forts. Nogent, Rosny et Noisy sont à portée de canon du Mont Avron, et il pourrait arriver que les Allemands, se massant autour ou au-dedans de ce fort avancé, auraient à se repentir de ce succès.

Il faut que la guerre se pousse rapidement, car la faim, le froid, les privations de tout genre font autant de victimes que les balles ou la mitraille des belligérants. La maladie sévit

avec fureur, surtout dans les camps allemands, et les dépêches rapportent que plus de 18,000 malades ont laissé la tente du soldat pour l'ambulance.

Bourbaki, avec son corps d'armée, est chargé de ravitailler la capitale et de couper les lignes de communications aux généraux ennemis, dans la direction de l'Est.

ESPAGNE.

En Espagne, les Républicains s'irritent de jour en jour; il paraît qu'ils voudraient s'unir aux Carlistes pour se liguier ensuite contre l'ennemi commun, les rois étrangers. Prim, a failli devenir victime d'un assassinat; la conspiration tramée contre lui, avait, dit-on, de nombreuses ramifications; sept députés ennemis de la république devaient partager le même sort. Le duc d'Aoste pourrait bien avoir beaucoup de difficultés à surmonter, à son arrivée en Espagne, et nous ne sommes pas sûrs que les républicains le laisseront s'asseoir sur son trône, sans le saluer de quelques manières.

ROME.

Les Italiens s'attendent de jour en jour à voir apparaître au milieu d'eux Victor Emmanuel. Ce pauvre roi, à qui il ne manque qu'un peu d'énergie, pour se débarrasser des chaînes de ses amis, hésite à venir demeurer à côté du Vicaire de Jésus-Christ. En attendant il a de dignes représentants dans la péninsule italienne; on promet beaucoup de chose au Saint Père, tandis que d'un autre côté on le vole, on le pille à l'envi: dernièrement, le Pape fit demander de l'argent qu'il avait déposé dans une banque. La Marmora répondit, "que comme gouverneur de l'État, il avait dépensé cet argent et qu'en conséquence il ne devait plus rien au St. Père!" Cet argent provenait du Denier de St. Pierre. Par là on ne vole pas seulement le St. Père, mais aussi toute la chrétienté. Attendons! le moment de la restitution ne se fera pas attendre.

RUSSIE ET ANGLETERRE.

La position est toujours également tendue et les deux puissances se préparent activement à la guerre, tout en parlant d'un congrès qui semble ajourné au printemps.

INCIDENT ANGLO-PRUSSIEN.

Les Prussiens ont coulé bas six navires anglais à Duclair (4 lieues ouest de Rouen) dans le but d'empêcher la navigation sur la Seine. Les hommes composant les équipages de ces navires ont été abandonnés la nuit sur la terre nue, après avoir été dépouillés de leur argent et de tous les objets de quelque valeur dont ils étaient porteurs.

Un télégramme de Londres, le 27, porte:

On a été indigné, ici et dans toute l'Angleterre, en apprenant que les Prussiens ont coulé bas six navires anglais dans la Seine, pour en empêcher la navigation.

Le vice-consul britannique à Rouen a remis au commandant prussien une protestation formelle contre l'acte de spoliation commis sur des sujets anglais.

Le gouvernement prussien a déclaré qu'il paierait une indemnité aux propriétaires des navires coulés dans la Seine, mais il refuse de donner une compensation aux marins pour les mauvais traitements qu'ils ont subis.

Une dépêche du Havre annonce que les prussiens ont fait couler bas un autre vaisseau anglais dans la Seine.

DERNIERS ÉPISODES DE LA GUERRE.

Rien de bien positif ni de décisif du théâtre de la guerre. Deux faits semblent pourtant particulièrement mis en lumière par les dépêches du 31 décembre, du 1er et du 2 janvier: les Prussiens perdent du terrain, se découragent et sont forcés de se concentrer sur Paris; partout les Français se relèvent, et obtiennent des avantages partiels qui, tout en prolongeant la lutte et en épuisant l'ennemi, donnent aux corps en voie de formation le temps de se compléter, de s'aguerrir et d'assurer le salut de la France. D'un autre côté, les dépêches prussiennes annoncent qu'on prépare le bombardement de Paris sur une telle échelle et avec des effets présumés si terribles que l'héroïque capitale sera forcée de capituler.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Elles sont du plus grand intérêt. Prim est mort des suites de sa blessure. Victor Emmanuel est entré à Rome et son fils Amédée arrive à Madrid. Ces trois faits soulèvent tout un monde de réflexions, que la nécessité de mettre sans délai sous presse nous force d'ajourner à une prochaine édition. Qui sait?—Dans une semaine le Duc d'Aoste sera-t-il encore en Espagne, son père sera-t-il encore à Rome? Ils se doivent si vite les révolutionnaires et Dieu brise si facilement les verges et les instruments employés à la correction des sottises et des crimes des hommes!

J. A. MOUSSEAU.

Un mauvais plaisant a fait pour nos porteurs cette adresse originale que nous reproduisons sans toutes réserves que de droit.

ADRESSE DES PORTEURS DE L'OPINION PUBLIQUE.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Il est d'usage que les gens de mon état présentent tous les ans aux abonnés de leur journal,—car c'est leur journal,—une jolie adresse en vers, toute parfumée et remplie de gentils compliments pour tout le monde, depuis le bébé jusqu'au grand-père. Je me présente, contrairement à cet usage, avec de la grosse prose sans charmes et sans attraits; c'est tout ce qu'ont pu me donner mes patrons, hommes savants et généreux, mais sans talent pour la poésie. Ils ont eu beau chercher dans tout les coins de leur imagination, et se frapper

le front avec désespoir, ils n'ont pu en faire jaillir une étincelle de poésie, il n'en est sorti que de la poussière, comme des dossiers ennuyeux où ils passent leur vie. Ne m'en veuillez donc pas, gentils Dames et Messieurs, si je n'ai pas le bonheur d'avoir, comme mes confrères de la *Minerve*, du *Pays* et de l'*Ordre*, des patrons doués du don sacré de la poésie. Mes vœux pour votre bonheur et mon dévouement pour vous n'en sont pas pour cela moins sincères.

Vous m'avez vu à l'œuvre pendant plusieurs mois, dans la boue, dans la neige, par les temps les plus chauds ou les plus froids, vous apportant votre journal favori. Plus d'une fois, croyez-moi, j'ai été tenté d'adoucir les rigueurs de mon sort en jetant sur mon chemin les feuilles qui font votre bonheur et mon malheur. Mais je ne cédaï pas à la tentation; il me semblait entendre une voix intérieure qui me disait:—Courage, mon garçon! tu portes l'*Opinion Publique*!!! continue, et tu seras récompensé; tes *étrennes* seront dignes de ta vertu. J'espère que cette voix ne m'a pas trompé; autrement autant vaudrait se résigner à porter le *Nouveau Monde*.

COURRIER D'ONTARIO.

JANVIER.

"Voici la porte de l'année qui tourne sur ses gonds, et le mois de janvier qui commence! C'est le mois de Janus, qui tient au passé comme à l'avenir par ses doubles regards; qui voit en avant par l'espérance, en arrière par la mémoire. Il semble, en effet, que du seuil des nouveaux jours nous faisons un signe d'adieu à ceux qui ne sont plus, un appel à ceux qui ne sont pas... La terre est sans verdure, les airs sans papillons et sans oiseaux; les heures sont longues et les journées sont courtes. Je ne sais pourquoi un poète anglais s'est imaginé que l'enfance de l'année ressemblait à celle de l'homme, et, faisant un poème des douze mois de la vie humaine, trouve dans celui-ci l'emblème de nos premiers essais d'existence. Je le comparerais plutôt à la vieillesse, aride et froide comme la terre, dépeuplée comme les airs, nébuleuse comme le ciel, n'ayant devant elle qu'un pâle soleil, qui s'abaisse de plus en plus sous l'horizon. Il est vrai que la vieillesse est l'enfance d'une autre vie."

Voilà des pensées bien graves pour ces jours pleins d'étourdissements et de gaieté, où la moitié de la population continue d'embrasser l'autre moitié avec une persévérance digne d'un meilleur sort. Pour écrire des pensées philosophiques sur le mois de janvier, il faut n'avoir pas d'enfants perdus au milieu de leurs étrennes, et ne signalant leur présence que par des éclats de rire et des cris de ravissement et de bonheur.

Le mois de janvier est avant tout le mois des étrennes, et c'est comme tel qu'il faut le célébrer. Aussi dirai-je avec Charles Monselet: Celui qui naitra sous ce signe (*janvier*) est destiné à envoyer des corbeilles de cartes de visite, des boîtes et des journaux. Il sonnera à toutes les portes, récitera des phrases à la vanille, des compliments confits, des doléances glacées, et distribuera des baisers énergiques à tout ce qui lui tombera sous la main.—Pour celui qui ne naitra pas sous ce signe, ce sera exactement la même chose.

Monselet est dans le vrai, bien plus que le pédant cité en tête de ce courrier.

Si j'en crois les auteurs qui ont fouillé dans le passé, voici au juste quelle origine il faudrait donner à l'usage des cadeaux du jour de l'an. Il y avait à Rome, un bois de palmiers consacré à *Strenua*, déesse de la force. On prit l'habitude d'y couper, le 1er de l'an, des branches que l'on offrit comme signes de paix et de concorde, à Tattius, roi des Sabins.

Le *Charivari* assure que Tattius aurait préféré une douzaine de chemises à ces rameaux peu utiles en ménage. Le *Charivari* peut avoir raison, mais là n'est pas la question. On prend ce qu'on nous donne,—si c'est un rameau, on sourit au rameau; si c'est une cravate, on fait trembler son faux-col d'émotion.

Vous voyez d'ici l'étymologie du mot étrennes. De *Strenua*, on a fait *strenuare*, et de *strenuare* on a fait *etrennes*, pour tuer le temps.

Rome, toute fière de ce jour de branches et de fête, le consacra à Janus, le dieu aux deux visages, l'un regardant l'année qui commence, ce qui, entre parenthèse, devait fort embarrasser les photographes, lorsque Janus posait pour son portrait.

Des cette époque, on commença à s'envoyer des présents entre particuliers: c'étaient des dattes, des figues et du miel. Plus tard, on sortit du cercle de ces cadeaux alimentaires, et les clients insinuerent quelques pièces d'argent à leurs patrons, qui ne se fâchèrent pas le moins du monde comme bien vous pensez.

Tibère, qui avait ses manies, défendit que l'on donnât des étrennes, passé le jour de l'an. Mais Caligula vint après et déclara qu'il en accepterait à toutes les époques de l'année. Tibère était un rêveur; Caligula était un homme pratique.

Aujourd'hui, on ne donne plus guère de dattes et de miel, mais en revanche on donne beaucoup de parures, de bijoux aux femmes, beaucoup de poupées aux petites filles, et beaucoup de jouets d'enfants aux petits garçons.

Du reste, ne nous moquons pas de ces jouets, car, ainsi que le fait remarquer un écrivain, il y a presque du génie dans ces transformations admirables du bois, du carton, de la paille, du zinc pliés, tordus, arrondis, appropriés à tous les caprices, à toutes les fantaisies des femmes et des enfants.

Et puis, ne savons-nous pas que les jeux de l'enfance ont une profonde influence sur les études de la jeunesse, et souvent sur les développements de l'âge mûr? Rappelons-nous aussi que de simples jouets ont conduit aux plus belles découvertes, aux appareils employés chaque jour pour le besoin des arts. Ainsi la force motrice de la vapeur qui a opéré dans l'industrie cette grande révolution dont nous sommes les témoins, fut primitivement employée par les gens à faire danser de petites balles et à faire tourner un globe creux. La poudre à canon servit d'abord en Orient à des feux d'artifices; et, au dire de Roger Bacon, en Europe, les enfants s'amusaient de ce mélange explosif deux cents ans environ avant que les bouches à feu fussent employées.

"On a dit que le premier jour de l'an était celui où il se débitait le plus de faussetés; on pourrait dire aussi à la foule de visiteurs empressés qui ce jour-là viennent tendre la main avec le compliment d'usage, que l'interdiction de la